

*La Barbe bleue*

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la Ville<sup>1</sup> et à la Campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la Barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, Dame de qualité<sup>2</sup>, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en Mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues. La Barbe bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices<sup>3</sup> les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme<sup>4</sup>.

Dès qu'on fut de retour à la Ville, le Mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en Province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la pria de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fit venir ses bonnes amies ; qu'elle les menât à la Campagne, si elle voulait ; que partout elle fit bonne chère<sup>5</sup>.

« Voilà, dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet<sup>6</sup> au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné, et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, et part pour son voyage. Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa Barbe bleue, qui leur faisait peur.

Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant, ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête<sup>7</sup> de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa<sup>8</sup> se rompre le cou deux ou trois fois.

Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son Mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang, se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'était toutes les femmes que la Barbe bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre).

Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en allait point : elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sablon et avec du grès<sup>9</sup>, il demeura toujours du sang, car la clef était Fée<sup>10</sup>, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres, dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui redemanda les clefs ; et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

« D'où vient, lui dit-il, que<sup>11</sup> la clef du cabinet n'est point avec les autres ?

— Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table.

— Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises<sup>12</sup>, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme :

« Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?

— Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

— Vous n'en savez rien ! reprit la Barbe bleue ; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Eh bien, madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son Mari en pleurant, et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était mais la Barbe bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher.

« Il faut mourir, Madame, lui dit-il, et tout à l'heure<sup>13</sup>.

— Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

— Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleue ; mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit

« Ma sœur Anne, car elle s'appelait ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée<sup>14</sup> lui criait de temps en temps :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne, lui répondait :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie<sup>15</sup>. »

Cependant, la Barbe bleue, tenant un grand coutelas<sup>16</sup> à sa main, criait de toute sa force à sa femme :

« Descends vite ou je monterai là-haut.

— Encore un moment, s'il vous plaît », lui répondait sa femme.

Et aussitôt elle criait tout bas :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondait : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

— Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut.

— Je m'en vais », répondait la femme et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci...

— Sont-ce mes frères ?

— Hélas ! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons...

— Ne veux-tu pas descendre ? criait la Barbe bleue.

— Encore un moment », répondait sa femme, et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

La Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée<sup>17</sup>.

« Cela ne sert à rien, dit la Barbe bleue ; il faut mourir. »

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre, levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

« Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu » ; et, levant son bras

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe bleue s'arrêta tout court. On l'ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue.

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire<sup>18</sup>, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron<sup>19</sup>. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe bleue.

Coûte souvent bien des regrets ;  
On en voit, tous les jours, mille exemples paraître.  
C'est, n'en déplaise au sexe<sup>20</sup>, un plaisir bien léger ;  
Dès qu'on le prend, il cesse d'être.  
Et toujours il coûte trop cher.

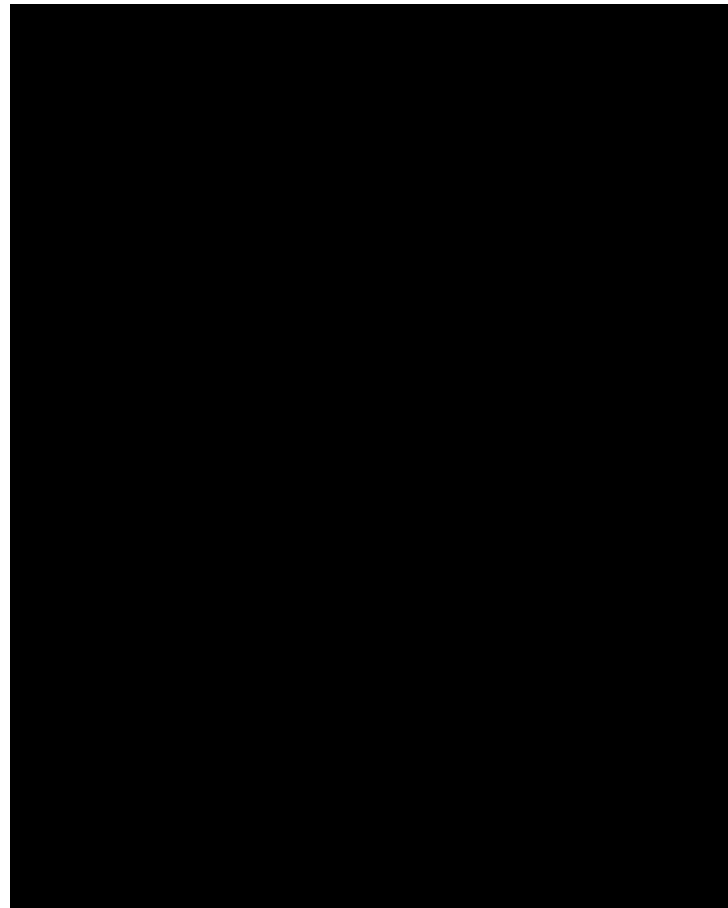
#### AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé  
Et que du monde on sache le grimoire<sup>21</sup>,  
On voit bientôt que cette histoire  
Est un conte du temps passé.  
Il n'est plus d'époux si terrible,  
Ni qui demande l'impossible :  
Fût-il malcontent et jaloux.  
Près de sa femme on le voit filer doux ;  
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,  
On a peine à juger qui des deux est le maître.

Notes : 1. Dans les contes et fables du XVIIème,

**Gustave Doré, illustration pour *La Barbe bleue*,  
édition Hetzel-Stahl, ou « Les Contes de Perrault  
illustrés par Doré »**

surtout réécrits, les majuscules n'ont guère d'importance. 2. Noble. 3. Se jouer des tours pour se divertir. 4. Homme de bien, qui sait plaire en société, selon l'idéal du XVIIe siècle. 5. Profiter des plaisirs de la table. 6. Les maîtres d'une demeure avaient chacun un appartement, la femme en général au premier étage, le mari en bas. Un « cabinet » est une petite chambre isolée où l'on peut se retirer pour un travail ou une conversation tranquille. Il peut renfermer des objets précieux ou de collection (le « cabinet de curiosités »). 7. Malpoli, discourtois. 8. Faillit. 9. Le sable et le grès servaient de poudre nettoyante. 10. « fée » s'emploie comme nom et comme adjectif au XVIIe siècle. Ici, c'est un adjectif employé comme participe passé du verbe « féer » : « qui a subi un enchantement ». 11. « D'où vient que » signifie « Pourquoi ». 12. L'épouse tente de remettre la restitution de la clef à plus tard. 13. Tout de suite. 14. Accablée, attristée, chagrinée. 15. verbe « poudroyer » (Faire briller les grains de poussière en suspension, en parlant de la lumière ou du soleil) et verbe « verdoyer » (être vert, devenir vert). 16. Grand couteau à large lame. 17. En pleurs (on dit « exploré » aujourd'hui) et avec les cheveux en désordre. 18. Dragon : soldat de cavalerie. Mousquetaire : cavalier armé d'un mousquet (arme à feu), faisant partie des troupes du roi. 19. Perron : petit escalier d'extérieur se terminant par une petite plate-forme de plain-pied avec la porte principale d'une maison. 20. Aux femmes. 21. « savoir le grimoire » : être habile.



*L'auteur de cette nouvelle (en texte intégral) se souvient des chansons et contes qui hantaient ses peurs enfantines pour donner naissance à une histoire nouvelle. Tel un petit poucet rêveur, elle égrène dans son récit des indices qui guident le lecteur vers une fin explosive.*

### **Laquell' prendrez-vous ?**

*Ah mon beau château, ma tant'-tire-lire-lire*

*Ah mon beau château*

Ils jouent sur l'esplanade. Ils se sont donné la main, ils font la ronde. Elle est venue. Pierre avait dit, Je t'offre un week-end dans un vrai palace.

Non, palace n'est pas le mot juste. Pourtant tu verras, a dit Pierre, c'est superbe.

Elle a connu les hôtels minables, les squats aux fenêtres murées, les tentes, les cabanes. On prétend que l'amour résiste à tout mais.

*Ah mon beau château ma tant' -tire-li*

Voix pures sous le ciel du soir. Si la pluie tombe on a un capuchon.

Une cloche sonne au village. Pierre fronce les sourcils et d'un ton sévère, Vous n'avez pas entendu, les enfants, c'est l'heure.

L'heure de la soupe, l'heure de rentrer à la maison. Un retard et on sera bouclés demain à dégermer les pommes de terre. Dix paires de petits pieds se précipitent, s'enfuient.

Je leur ai fait peur. Maintenant nous sommes tranquilles. Viens, je t'offre d'abord une visite.

Ils ont marché le long des couloirs, ils ont passé des portes, Pierre a dit, Voici une splendide salle à manger. Nous pourrons tout à l'heure nous y installer avec nos sandwiches. Jouons aux propriétaires. J'ai les clés, je suis le gardien, j'ai fini par trouver du travail, tu es contente ? Elle sourit. Elle serre plus fort la main de Pierre. Tu as froid, dit-elle. Il répond que c'est déjà l'arrière-saison.

Des voûtes des arcades des terrasses. Un long corridor. Tout au bout un cagibi. Entre, je te suis. Avance. De l'autre côté ça donne, dit-il, dans une chambre meublée avec un lit aux draps blancs.

Pierre recule et claque la porte. Derrière c'est la cuisine, il tourne le robinet du gaz et s'éloigne à grands pas. Dans les murs du cachot les coups faiblissent.

Pierre soupire, Celle-là un rien aurait suffi pour que je la garde. Pour que j'en fasse la femme de ma vie. Je la voulais simplement plus discrète et plus soumise. Il flâne, à mi-voix se sermonne. La fraîcheur du soir te donne le frisson. Rentrons.

Oui c'est l'arrière-saison, les visites sont finies. Le cagibi une vraie oubliette. Ne viendront désormais que les enfants qui chantent *Ah mon beau château*. Loin sur l'esplanade. Loin du trou creusé parmi les fougères.

Pierre ne se rasera plus, sa barbe n'effraie pas. Elle est soyeuse. Bleue dans la clarté douce du crépuscule. Ça lui va bien. Mais il a l'air maussade. Il dit, Cette petite, elle n'était pas mal. Allons fermer le gaz. Je réfléchirai un peu pour la suivante.

**Déa Loher, *Barbe-bleue, espoir des femmes*, Scène III, 1999, traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen © Éd. L'Arche, 2001.**

*Henri, tueur en série, enferme ses victimes féminines dans une chambre secrète. Il s'explique avec Anne.*

HENRI. - Moi, j'attends de l'amour qu'il soit grand et passionné, et toujours plus grand et plus passionné, le centre de tout, le centre de ma vie, à moi Henri, et de la sienne, à elle Juliette, et de notre vie commune, à nous Henri et Juliette.

Anne. - Eh bien. Pourquoi n'es-tu pas avec elle, dans ce cas.

Henri. - Parce que c'est du passé, et c'est moi qui y ai mis un terme. Moi. C'est moi qui l'ai fait. Moi.

Anne. - Pourquoi ?

Henri. - Elle m'a dit qu'elle m'aimait.

Anne. - Mais alors tout va bien.

Henri. - Oui. Mais elle m'aime au-delà de toute mesure.

Anne. - Au-delà de toute mesure. Au-delà de toute mesure. Je ne sais pas ce que ça veut dire, au-delà de toute mesure.

Henri. - Au point qu'elle pourrait mourir pour moi, au point qu'elle est morte pour moi.